

**Discours d'Olivier Cazenave,  
Président de l'Office du Livre en Poitou-Charentes  
à l'occasion de la remise du 21<sup>e</sup> Prix du Livre en Poitou-Charentes  
à Eddy L. HARRIS pour son livre  
*Harlem* (éditions Liana Levi)**

*Mardi 25 mars 2008*

---

Pour la deuxième fois en moins de cinq ans, l'Office du livre va remettre son Prix du livre à un auteur du continent américain qui a choisi le Poitou-Charentes pour y vivre depuis quelques années : en 2003, c'était Alberto Manguel, Argentin d'origine et Canadien de nationalité ; et aujourd'hui Eddy L. Harris qui est né en 1956 aux Etats-Unis à Indianapolis et s'est installé dans un petit village charentais, au milieu d'un paysage de collines dont la douceur lui rappelle les vallonnements du Missouri.

C'est indéniablement le signe que notre région est une terre d'accueil et d'échanges qui favorise le dialogue entre les langues et les cultures.

Nous nous félicitons de contribuer à la promotion de cette diversité en direction de larges publics en remettant ce 21<sup>e</sup> Prix du livre à Eddy Harris pour son ouvrage *Harlem*, paru aux éditions Liana Levi représentées ce soir par Elodie Pajot que je remercie de s'être déplacée pour l'occasion de Paris.

*Harlem*, c'est un peu l'histoire d'Eddy Harris et de son désir d'être lui-même ; c'est aussi une magnifique tentative de répondre à la question du « Qui suis-je ? ».

Parce qu'il refuse (et a toujours refusé) d'être enfermé dans un schéma lié à la couleur de sa peau et dans la seule représentation d'un groupe qui le dépouillerait de sa singularité, de sa liberté et de son libre arbitre, Eddy Harris qui revendique d'être considéré simplement comme un être humain — un homme parmi les hommes — sait cependant pertinemment qu'« *être Noir aux Etats-Unis n'a jamais été une mince affaire* ».

C'est la raison pour laquelle ce citoyen du monde a éprouvé le besoin de revenir à cette culture et à cette communauté dont il s'était très tôt éloigné et dont il avait décidé de ne pas faire partie ; y revenir pour mieux la comprendre et en faire l'expérience.

« *J'aime à croire que je vis très souvent une vie en dehors de la mienne, écrit Eddy Harris, que je vis la vie des autres. Comme je le faisais enfant, prétendant être d'abord un personnage puis un autre, j'aime m'imaginer à la place de*

*quelqu'un d'autre, vivre presque comme lui, dans l'espoir de voir la vie sous d'autres angles, d'entendre d'autres histoire et de comprendre d'autres manières d'être. Je peux alors savoir un peu ce que cela fait, du plus près possible, d'être quelqu'un d'autre ».*

Eddy Harris va vivre dans cet état d'esprit et d'expérimentation pendant deux ans à Harlem, parce qu'Harlem est à ses yeux la métaphore de l'Amérique noire.

Dans ce livre qui tient à la fois du reportage et du récit intime, il nous introduit au cœur de l'histoire, du mythe et de la réalité contemporaine d'un quartier de New-York qui cristallise une partie de ce qu'il désigne par un néologisme : *le monde noiraméricain*.

Car « *Harlem c'est la musique de l'âme d'un peuple* », c'est le lieu où les *Noiraméricains* ont toujours vécu, même lorsqu'ils n'y ont jamais mis les pieds.

A partir de là, Eddy Harris brosse un formidable portrait : description d'une ville dans la ville qui fut d'abord une sorte de *terre promise* pour plusieurs générations de Noirs durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; un quartier qui a été le lieu et le symbole d'une extraordinaire espérance : « *Il fallait que naisse Harlem, où les Noirs pourraient être très à l'écart des injustices. Ils avaient besoin de leur coin, d'un endroit où ils pourraient se sentir chez eux (...), rêver l'impossible* » écrit Eddy Harris.

Mais en devenant ainsi « *La Mecque de l'Amérique noire* », Harlem s'est progressivement muée en ghetto, puis en zone, « *Harlem a perdu ses paillettes* » et l'espoir dont elle était porteuse s'est transformé en désespoir : Harlem est devenue une prison, parce que la pauvreté est une prison sans échappatoire, « *dont toutes les voies de sortie sont barrées* », sinon celles de la délinquance, de la drogue et de la mort souvent prématurée.

Harlem est ainsi devenue ces images qui hantent le récit d'Eddy Harris : « *Les hommes sans travail, sans avenir, qui peuplent les angles de rue, les femmes qui mendient pour acheter de la drogue, l'enfant qui fait du vélo dans les rues à toute heure de la nuit, les rats et les cafards, et tous les signes de pauvreté et de dégradation que l'on a acceptés et qui passent pour la vie ici* ».

Par-delà la réflexion qu'il propose sur la condition *noiraméricaine*, ce livre ouvre plus largement sur des questionnements très contemporains que l'on peut relier à la France d'aujourd'hui, en particulier à certaines de nos banlieues qui sont souvent, elles aussi, devenues de véritables ghettos :

« *Ôte toutes ses possibilités à ton enfant, dit un jour Eddy Harris à une ex-amie. Toutes, sans exception. Ôte-lui tout choix et enlève-lui tout espoir. Que crois-tu qu'il deviendra ?* »

Réflexion sur la pauvreté, sur l'enfermement communautaire, sur l'exclusion et le rejet de l'autre, sur la résignation et la capitulation, qui conduisent à d'innombrables vies brisées et d'insupportables gâchis humains, et dont nous sommes souvent tous plus ou moins complices.

« *Ce n'est pas le monde que je veux* » écrit Eddy Harris, dans ce beau livre traversé d'humanité, de générosité et d'appel à la lucidité qui est, par ailleurs, un formidable hommage au père, ce père grâce auquel il n'a jamais été prisonnier ni de Harlem ni de la couleur de sa peau, ce père qui lui a très tôt appris l'émancipation et la liberté, et qu'il devait décider par lui-même : « *Tu dois te créer un monde à toi, un monde qui ait un sens pour toi* ».

Car c'est par l'éducation, c'est par l'aspiration à la beauté et la transmission de ce désir, que l'on peut continuer de « *croire en l'espoir* », insiste Eddy Harris à la fin de son récit, que l'on peut croire « *que le monde peut changer, que le monde changera un jour, vraiment* ».

A nous tous qui avons la chance de vivre hors de ces ghettos Eddy Harris rappelle qu' « *aussi agréable que soit la vue de la beauté sortant de la fange, ou du papillon de sa chrysalide, nous devrions également nous souvenir, tandis que nous volons vers les cieux pour nous épousseter les ailes, de ceux nous avons laissés, nombreux, se débattre dans la chrysalide. Nous devrions nous rappeler que cette chrysalide est peut-être collective et qu'il nous incombe à tous de nous en occuper* ».

